
WIDENER
HN SXQK I


HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

E. Jacquat

LE FILS

DE

GIBAUGIER

OU

JE SUIS SON PÈRE,

Comédie burlesque en 5 actes, en prose, sans couplets,

PAR

UN ACADÉMICIEN SÉRIEUX.

UN FRANC.

PARIS,
COURNOL, LIBRAIRE,
RUE DE SEINE, 20.

1863.

LE FILS

DE

GIBAUGIER

PARIS, LIBRAIRIE. — HUMBERT, IMP. A MIRECOURT.

LE FILS

DE

GIBAUGIER

OU

JE SUIS SON PÈRE

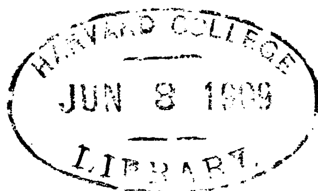
Comédie burlesque en 5 actes, en prose et sans couplets

PAR

UN ACADÉMICIEN SÉRIEUX

PARIS
COURNOL, LIBRAIRE
RUE DE SEINE, 20

1863


HARVARD COLLEGE
JUN 8 1909
LIBRARY

REPRÉSENTÉE SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, ET SANS AUTORISATION DE LA CENSURE, LE 1er JANVIER 1963

PERSONNAGES

Le marquis de SAMFORT.
Le baron de la ROCHE.
PRÉVOTAL.
GIBAUGIER.
SCRIVARIUS.
La duchesse d'ARNNPPLEFFS.
Mme Aspasie PRÉVOTAL.
ARTÉMISE.
FRONTIGNAN, valet de chambre du marquis.
M. MÉNÉTRIER DE RHONE ET MOSELLE.
Le PRÉCEPTEUR du baron.
Le vidame de VERT-DE-GRIS.

La scène se passe à Paris ou dans les environs,
en plein dix-neuvième siècle.

ACTE PREMIER

Le cabinet du marquis. — Sur les murs sont appendus une douzaine de portraits de femmes au pastel. — Au fond, un trophée de fleurets entrecroisés et d'énormes gants de salle, cravaches, etc. — A droite, pharmacie complète, pots d'onguents, fioles de toute espèce, avec l'instrument perfectionné que M. de Pourceaugnac ne reconnaîtrait plus.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, la jambe posée sur une chaise et enveloppée de linges d'un énorme volume, mange une côtelette. FRONTIGNAN le sert, la serviette sous le bras et une bouteille à la main.

LE MARQUIS.

Frontignan! un verre de bordeaux.

FRONTIGNAN.

Monsieur le marquis, j'ignore si c'est l'effet du bordeaux; mais vous êtes frais comme une rose. Vous avez un visage de nouvelle mariée, à telles enseignes que, lorsque vous sortirez, la portière veut absolument vous poser sur la tête une couronne de fleurs d'oranger.

LE MARQUIS.

Mon ami, cette portière ne sait pas à qui elle s'adresse. Mais je crois que tu veux me flatter : tu es *du bois* dont on fait les valets de comédie.

FRONTIGNAN.

Je savais bien que M. le marquis finirait par m'apprécier; aussi je me vois forcé de lui dire que s'il continue à boire ainsi, il n'ira pas loin. Monsieur le marquis ne pense-t-il pas à faire son testament?

LE MARQUIS.

Frontignan! pas d'observations déplacées : le bordeaux ne peut avoir d'action sur un gentilhomme comme moi. Quant à mon testament, j'y ai pensé, et

j'ai un héritier; qu'il te suffise de savoir que ce ne sera pas toi et que je ne te laisse rien.

FRONTIGNAN.

Oh! le meilleur des maîtres!

LE MARQUIS.

Tu sais que je vais monter à cheval.

FRONTIGNAN.

Avec une jambe dans cet état-là?

LE MARQUIS.

Silence, maraud! J'ai la jambe faite au tour.

LA DUCHESSE, paraissant.

Ah!

FRONTIGNAN, annonçant.

Mme la duchesse d'Arnnppleffs.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Ah! marquis, quelle jambe!

LE MARQUIS.

Eh! eh! je suis une vieille coquette.

LA DUCHESSE.

On ne le dirait pas en voyant l'attirail qui vous entoure. Savez-vous que vous avez bien mauvaise mine? Vraiment, vous m'inquiétez.

LE MARQUIS.

Bah! Frontignan me disait que j'avais un visage de jeune mariée. Une goutte de rhum, duchesse.

LA DUCHESSE, à part.

Il offre sa goutte à ses amis. Merci, quelqu'un m'attend en bas dans ma voiture.

LE MARQUIS.

Frontignan, qu'on balaie l'importun.

LA DUCHESSE.

Marquis, vous êtes un va-nu-pieds.

LE MARQUIS, montrant sa jambe.

Flatteuse ! Ah çà, parlons d'affaires. Nous venons de perdre ce pauvre Théophile, le meilleur soutien de notre cause ; il faut avouer que c'était un fier imbécile.

LA DUCHESSE.

Comment ! voilà une belle oraison funèbre. Un imbécile ! C'était un homme de conviction.

LE MARQUIS.

Eh ! c'est la même chose. Voilà justement son tort ; à quoi servent les convictions? c'est fort gênant

et voilà tout. Ma chère duchesse, je tiens son successeur, un homme modèle! C'est un vaurien qui a fait tous les métiers, sans tenue, sans moralité, sans convictions; — ah! par exemple, celui-là, il se garderait d'en avoir des convictions! bref, un vrai gibier de potence. Mais c'est un homme qui torche joliment un article ou un discours; il a fait le boniment aux Champs-Elysées devant une baraque de saltimbanques; vous concevez qu'il a la langue bien pendue.

LA DUCHESSE.

Comment! c'est là que vous êtes allé chercher notre coryphée?

LE MARQUIS.

Mais certainement! nous formons un parti considérable, du moins on le dit, et les hommes de talent ne nous manquent pas. Eh bien! nous choisissons toujours des hommes du calibre de ce drôle-là pour soutenir et faire valoir nos idées, histoire d'inspirer de la confiance. Comprenez-vous?

LA DUCHESSE.

Ma foi! non.

LE MARQUIS.

N'importe, vous avertirez le comité.

LA DUCHESSE.

Quel comité ?

LE MARQUIS.

Le fameux comité, le comité qui tient les ficelles, le comité, parbleu! Qui ne connaît pas ça? Jusqu'ici nous autres membres de ce comité, ne sortions jamais que masqués, enveloppés dans d'immenses manteaux bruns, comme des traîtres de mélodrame. Pour courir Paris, nous détachions silencieusement une gondole amarrée près du pont des Soupirs... Non, je veux dire le pont des Arts, et nous nous enfoncions dans la brume pour ourdir nos trames ténébreuses; mais tout cela est trop connu. Pour éloigner les soupçons, nous portons tous désormais les ailes de pigeon, l'habit et le gilet à ramages, l'épée en verrouille; nous avons juré de ne nous montrer en public qu'ainsi vêtus. Vous savez que le comité, qui est dans l'usage de faire confectionner ses discours par le premier chenapan venu, tire toujours au sort ceux de ses membres qui doivent les

prononcer. C'est ainsi que se sont faites toutes nos grandes réputations d'orateurs. Pas un seul ne compose ses discours lui-même, quoiqu'il y ait des crétins qui pensent le contraire. Eh bien! cette fois-ci, nous n'aurons pas la peine de tirer au sort : pour ne pas faire de jaloux, nous avons un moyen bien simple, c'est de prendre le plus bête.

LA DUCHESSE.

M. Prévotal?

LE MARQUIS.

Justement.

LA DUCHESSE.

Mais, marquis, vous n'y songez pas.

LE MARQUIS.

Ma petite duchesse, un peu de bon vouloir; pour vous gagner, je m'en vais vous dire toute espèce de douceurs. Voyons, vous êtes belle, spirituelle, adorable; en un mot, vous êtes ambitieuse, vous n'avez pas de cœur, vous êtes capable pour arriver de mettre le feu aux quatre coins de la terre....

LA DUCHESSE.

Ah! marquis, si vous me cajolez ainsi, je n'ai plus rien à vous refuser.

LE MARQUIS.

De plus, vous réunissez dans votre salon des hommes qui ont fait de chastes vœux, et qui, dans leur sensualité mystique, s'y rendent en foule pour voir vos beaux yeux.

LA DUCHESSE.

Ah ça! que me contez-vous là? Sensualité mystique! Chastes vœux! Mais ces messieurs sont tous mariés. En vérité, vous me parlez chinois.

LE MARQUIS.

Du tout, je parle français, aussi bon français qu'un académicien pourrait le faire... Après cela, vous avez peut-être raison, duchesse ; je ne sais trop ce que je dis. J'oubliais que je parle à une femme d'esprit. Il y a de ces mots qui font souvent d'autant plus d'effet, qu'ils sont plus vides de sens. Dites-moi, il y a des bourgeois dans votre salon? Sont-ils assez bêtes tous

ces bourgeois qui craignent sans cesse de nouveaux bombardements, et qui, bien mieux, se permettent d'avoir une conviction. (Il pouffe de rire.) Ma parole d'honneur ! ça fait pitié.

LA DUCHESSE.

Mais, je trouve cela assez naturel, au contraire. Je conçois fort bien que ces gens-là n'aiment pas les révolutions, et je ne les trouve pas si ridicules qu'on veut bien le dire.

LE MARQUIS.

Allons, duchesse ! Vous êtes bonne pour tout le monde. Quel cœur sensible ! Vous êtes vraiment trop bonne. On assure même qu'autrefois vous avez eu des bontés pour... (Il lui parle bas.) et pour... (Même jeu.)

LA DUCHESSE.

Quelle horreur !

LE MARQUIS.

Parbleu, la belle affaire ! Pour moi, tel que vous me voyez, j'ai été jeune, très-jeune. J'ai daigné faire un doigt de cour à Mme Prévotal, la première en date ;

de sorte que je puis me flatter d'être le père de Mlle Artémise Prévotal. (Au public.) Je ne vous l'avais pas encore dit, eh bien! ce n'est pas la dernière fois que je vous l'apprendrai. Oh! moi, je ne m'en cache pas, au contraire. Je m'en vante! (Frontignan apporte une énorme carte de visite sur un plat.)

LE MARQUIS, prenant la carte.

Le baron de la Roche.

FRONTIGNAN, d'un air bête.

C'est ce monsieur... (Cherchant.) M. le marquis dit qu'il porte de l'azur avec de l'or dans sa besace.

LE MARQUIS.

Ah ça ! qu'est-ce que tu nous chantes-là ?

LA DUCHESSE, rêveuse.

C'est beau, c'est très-beau ! Je voudrais bien tâter de cet azur-là, moi.

LE MARQUIS.

Ça, ma chère, ce n'est pas pour vos beaux yeux.

Ma parole! ces duchesses, elles voudraient toutes devenir baronnes. Plus que cela d'ambition!

LA DUCHESSE.

Oh! de l'azur avec de l'or dans la besace; voilà qui est chic!

LE MARQUIS.

Voilà ce qui s'appelle saisir la langue du faubourg Saint-Germain!

LA DUCHESSE.

Ah! marquis, la langue! Dites : les vocables.

LE MARQUIS.

Les vocables! (Il pouffe de rire.) Quant à ce mot-là, duchesse, il faudra vous en défaire; c'est un mot barbare, bon uniquement pour les pédants; il déformerait votre jolie bouche.

LA DUCHESSE, d'un ton piqué.

Il y a des académiciens qui l'emploient.

LE MARQUIS.

Vraiment? C'est possible, après tout. On voit de si singulières choses!... Duchesse, prenez garde, vous allez vous trouver en présence d'un gaillard qui n'y va pas par quatre chemins; tenez-vous ferme, il va commencer par vous prendre la taille sans crier gare!

LA DUCHESSE, se barricadant derrière un meuble.

Marquis, vous me faites frémir, mais bah! Qui trop embrasse mal étreint.

FRONTIGNAN, annonçant.

Monsieur le baron de la Roche et son précepteur!

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE BARON, SON PRÉCEPTEUR.

(Le barôn portant une besace, arrive tenu en lisière comme un enfant par son précepteur.)

LE MARQUIS.

Eh ! arrivez donc, arrivez donc, morbleu !

LE BARON.

Valete, omnes quos saluto !

LE MARQUIS.

Hein ! que dites-vous là? Comment! vous ne marchez pas seul à votre âge? Qui diable vous tient donc par derrière?

LE PRÉCEPTEUR.

Servus sum vester.

LE BARON, répétant.

Servus sum vester?...

LA DUCHESSE.

Ont-ils bientôt fini leur baragouin?

LE MARQUIS.

Monsieur, vous nous parlez latin, vous nous insultez!

LE PRÉCEPTEUR.

Pardon, Monsieur; mais nous ne parlons pas d'autre langue en province.

LE BARON, répétant.

Pardon, Monsieur; mais nous ne parlons pas d'autre langue en province. (A son précepteur.) Puis-je la regarder?

LE PRÉCEPTEUR.

Mais oui; elle n'est même pas mal.

LE BARON.

Quantum bella!

LE MARQUIS.

Ah ça! mon cher, d'abord vous allez nous parler français, si vous le pouvez; et puis je vous prie de renvoyer Monsieur, que je n'ai nullement invité à venir chez moi.

LE BARON.

Impossible! je ne puis m'en séparer. C'est mon *alter ego.*

LE MARQUIS.

Encore!

LE BARON.

Du reste, parmi nous, c'est l'usage; nous marchons ainsi jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans révolus.

LE MARQUIS.

Vous feriez bien de perdre cette habitude-là. Car, enfin, quand vous vous marierez.

LE BARON.

Jamais mon précepteur ne me quittera. Jamais!

LA DUCHESSE, à part.

Quand il sera marié, c'est la femme qui remplacera le précepteur. (Au baron.) Voyons, Monsieur, je vous en prie, montrez-moi donc votre besace avec son or. (Le baron tire un écusson d'azur à trois besans d'or; la duchesse tombe foudroyée.)

LE BARON.

Tiens, c'est drôle! Il paraît que mon écusson est une véritable tête de Méduse. (Il enveloppe l'écusson de son mouchoir pour le cacher aux regards de la duchesse.)

LE MARQUIS.

Des sels! Mon Dieu! où en trouver? Voyons dans ma pharmacie. (Il cherche.) Non! Dans cette *pièce* il serait impossible de trouver le moindre sel... Duchesse! revenez à vous. (La duchesse ouvre les yeux.) Ah!... Pour vous remettre, nous allons tâcher de former un peu le baron; car il a bien besoin d'être formé ce jeune homme... Tenez, baron, vous voyez tous ces por-

traits! Eh bien! ce sont ceux de mes anciennes maîtresses. J'en ai quatre salons ainsi ornés que j'offre à l'admiration de mes visiteurs. Et ceci qu'en dites-vous? (Lui montrant une échelle de soie.) Vous voyez cette échelle : à seize ans j'en usais trois par an; voilà comme nous étions de mon temps, n'est-ce pas, duchesse?

LA DUCHESSE, d'un ton piqué.

Je n'ai pas connu ce temps-là, marquis. Du reste, quand je vous vois et quand je vous entends, il me semble que je suis transportée à un siècle en arrière, et j'ai envie de vous tâter. Êtes-vous bien sûr d'être vivant, marquis?

LE MARQUIS.

Ah! duchesse, comme je vous le prouverais, si j'avais seulement soixante-dix ans de moins.

LE BARON.

Pour moi, Monsieur, à vingt-huit ans je suis beaucoup moins avancé. Je puis me flatter d'apporter à ma femme toute la fleur de mon innocence.

LE MARQUIS.

Ah bah! C'est vrai ce que vous dites-là? Mais,

Monsieur, vous êtes un monstre! Tâchez de vous corriger de ce vice, ou je ne vous donne pas la main de Mlle Prévotal. Vous savez qu'elle est ma fille? Non, je ne vous l'avais pas encore dit. Eh bien! c'est ma fille. Je m'en vante.

LE BARON.

Est-ce qu'elle vous ressemble?

LE MARQUIS, se rengorgeant.

Un peu, mon neveu!

LE BARON, à part.

Tant pis, mon cousin, tant pis.

LE MARQUIS.

Voyons, parlons un peu de vous! Quelques conseils. Mon cher, vous avez tous les vices possibles... Non-seulement vous êtes vertueux, mais qui pis est, vous êtes mal mis. Ma parole, vous avez l'air d'un radis noir confit dans l'eau bénite! Écoutez-moi. En sortant d'ici vous allez vous faire coiffer et tracer verticalement une superbe raie qui divise votre occiput en deux parties parfaitement égales et symétriques; vous allez

vous procurer un pince-nez ou un lorgnon, au choix, et vous exercer à le faire tenir sans grimace entre le coin lacrymatoire et l'arcade sourcillière. Puis vous passerez chez mon tailleur qui vous dotera d'un gilet trop court, d'un habit trop long, d'un pantalon trop large, d'une cravate trop étroite. Vous placerez un fer à cheval sous votre col et un cigare à votre bouche. Vous vous efforcerez d'être insolent envers les femmes, tout en ayant soin de cultiver la connaissance intime de Rigolboche et de ses sœurs, et d'échanger votre couronne de fleurs d'oranger contre des couronnes de roses et de camélias. N'oubliez pas surtout d'aller quelquefois chez une de ces dames vous faire voler quelques centaines de louis par un grec. Enfin, ne parlez plus latin, et vous commencerez par devenir supportable.

LA DUCHESSE.

Eh bien! marquis, voilà de belle morale, ma foi! Je me sauve. (Elle sort.)

LE MARQUIS.

Ah! duchesse, la morale! Voilà un vocable bien usé et bien clérical.

LE BARON.

Je cours mettre vos conseils à exécution.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, LE BARON d'abord, PRÉVOTAL.

PRÉVOTAL, entrant et se cognant contre le baron.

Faites donc attention, vous!

LE BARON.

Mais, vous aussi! (Au marquis.) Quel est ce butor?

LE MARQUIS.

C'est votre futur beau-père.

LE BARON.

Quel rustaud! J'espère que sa fille...

LE MARQUIS.

Oh! du tout, du tout!... Vous savez...

LE BARON.

Ah! c'est vrai! vous m'avez dit... Inutile de répéter.

PRÉVOTAL.

Quel est ce grand enfant que l'on tient ainsi en lisière?

LE MARQUIS.

Un parent à moi. Tenez voilà comme vous serez dans quelques jours.

PRÉVOTAL.

Moi?

LE MARQUIS.

Oui, mon cher, nous vous avons choisi pour prononcer un discours, et, afin de vous éviter une chute, nous vous tiendrons ainsi.

PRÉVOTAL.

Quelle chance! Voilà qui va être glorieux pour moi!... Je vais m'acheter un bonnet de bébé. (Il sort.)

SCÈNE V.

LE MARQUIS, GIBAUGIER.

(Gibaugier, en costume d'employé des pompes funèbres, avec un poupart sur les bras. On annonce : M. Gibaugier !)

LE MARQUIS.

Ah! ah! ça va bien?

GIBAUGIER.

Monsieur le marquis, c'est moi qui ai celui d'être le vôtre.

LE MARQUIS.

Comment, celui d'être le mien?... Ah! oui. Ce n'est pas pour vous faire un compliment, mais vous n'êtes pas changé.

GIBAUGIER.

Ah! moi, je suis vivace comme toutes les mauvaises

herbes; et puis j'ai mené longtemps une existence très-fortifiante, toujours au grand air. Oui, c'était mon âge d'or, douze mois par an en prison. C'est ça qui m'a développé. Aussi il n'est pas étonnant que j'aie une santé *de fers*.

LE MARQUIS.

Puisque vous avez de si fortes épaules, c'est vous que nous chargeons de soutenir notre journal. Ça va lui donner une fière considération! vous remplacerez Théophile.

GIBAUGIER.

Comment, cet idiot qui a mieux aimé quitter la plume que de perdre son franc-parler, un animal qui a préféré la lutte à l'avilissement et les injures de ses ennemis à l'abdication de sa conscience, qui répondait à des calomnies par des vérités, vérités qu'il ne prenait même pas la peine d'adoucir, et osait dire en face à ses contradicteurs qu'il n'était pas de leur avis; un homme qui combattait pour une idée et prenait son rôle au sérieux! Bah! bah! Il ne savait pas louvoyer cet homme-là! Diable! mais moi, je vaux cent fois mieux que lui. Je ne crois à rien, moi... Ah! si, fichtre! Quand je dis à rien... je crois au gendarme.

LE MARQUIS.

A la bonne heure! Voilà un homme de l'avenir. Vous tenez aussi le discours?

GIBAUGIER.

Sans doute; mais je ne sais si nous nous arrangerons.

LE MARQUIS.

Pourquoi pas? très-facilement. Vous savez que j'ai ma fille, Artémise.

GIBAUGIER.

Non.

LE MARQUIS.

Ah! c'est vrai, je ne vous l'avais pas encore dit; c'est que vous aussi vous avez un fils naturel.

GIBAUGIER.

C'est possible; mais je ne vais pas comme vous le crier par-dessus les toits.

LE MARQUIS.

Vous voyez donc bien que nous pouvons nous entendre. Allons, combien demandez-vous ?

GIBAUGIER.

Cinquante francs par mois ; logé, chauffé et blanchi. Ce n'est pas trop.

LE MARQUIS.

Je vous en donne quarante. Allons, tope là.

GIBAUGIER.

Il y aura des étrennes?

LE MARQUIS.

Sans doute, et des pourboire. Mais, dites-moi, pourquoi ce costume si triste ?

GIBAUGIER.

Ça, c'est un costume de nourrice, je tiens un bureau de nourrices.

LE MARQUIS.

Ah ! alors tout s'explique... Drôle de costume tout de même. Savez-vous que vous avez l'air furieusement raffalé ?

GIBAUGIER.

A qui le dites-vous? J'ai tant mangé de vache enragée. Il y a des gens qui l'aiment; tous les goûts sont dans la nature. Amère dérision du sort! moi qui ne pouvais la supporter. J'en ai mangé presque toute ma vie... J'ai eu cependant de beaux moments. Figurez-vous qu'en sortant de prison je me mêle d'écrire des comédies, et des comédies de bon goût; oui, un genre que je me donnais, quoi! j'avais des prétentions littéraires. Pièces morales qui soutenaient les sains principes; de vraies pièces de Berquin, avec le talent en plus, bien entendu. J'étais couronné par l'Académie; je palpais de petits prix Monthyon en riant sous cape et en attendant mieüx. Ça boulottait d'ailleurs; je me laissais doucement bercer sur les flots d'un petit Pactole très-paisible, quand une haute influence vint donner une autre direction à ma plume. Je brûlai ce que j'avais adoré, et j'adorai ce que j'avais brûlé.

LE MARQUIS.

Quelle influence ? L'influence de la lune ?

GIBAUGIER.

Oui, de la pleine lune. Oh! M. Mathieu de la Drôme dit vrai. Du reste, entre nous, toutes ces pièces morales n'allaient pas à mon caractère. Chassez le naturel... et puis la gloire d'Aristophane m'empêchait de dormir!... Enfin, livré à cette influence mythologique, grisé par une ambroisie de demi-dieu, et me sentant enveloppé d'un nuage qui me servait d'égide contre les simples mortels, je fis une pièce fortement épicée, une pièce de scandale : au lieu de portraits, des caricatures, des caractères absurdes; au lieu de types, des créations grotesques que les Bouffes auraient peut-être acceptées. Je frappais du reste sur des gens à terre qui ne pouvaient remuer ni pieds ni pattes; je pourfendais des vaincus dont la bouche était solidement close. Non-seulement ma pièce était émaillée des fleurs de l'argot le plus pur et de quelques situations scabreuses, j'y avais encore répandu à profusion des tirades sur l'égalité (ce qui est en France d'une grande opportunité, les mœurs publiques ayant une tendance visible à revenir à la féodalité), sur les principes de 89 (que je ne connais pas du tout, entre nous). Mais ça fait toujours bien.

Je brassais d'un style prétentieux les grands mots creux, les phrases disparates, comme ces charlatans qui font sauter des corbeilles de louis d'or en cuivre aux yeux de la foule ébahie. Aussi quel succès! Le scandale, mon cher marquis, c'est une mine d'or à qui sait l'exploiter; il faut avoir des garanties, par exemple. Quelle foule! on assiégeait le théâtre. Chaque soir des acteurs électrisés par mes petites flatteries et par de grosses recettes venaient dans une salle comble réciter mes tirades devant de bons bourgeois qui riaient de la bourgeoisie bafouée, devant des gens titrés qui trouvaient fort drôles et de bonne guerre les figures ridicules qui personnifiaient la noblesse, enfin devant le public français né malin qui préférait ma pièce au *Misanthrope* ou à *Tartufe*... Et les applaudissements! et les couronnes! et les recettes! les recettes surtout, fabuleuses, impossibles; de mémoire de théâtre français on n'avait vu cela. Il faut vous dire que je n'aime pas les personnalités, moi. Mon Dieu, non! Je n'en fais jamais; seulement, vous savez, il se trouve toujours des amis indiscrets et zélés, et le soir de la première représentation quelques-uns lancèrent charitablement dans le public quelques noms que chacun accolla tout de suite à un personnage de la pièce. Moi, j'en étais bien innocent; oh! mon Dieu, oui! parce que j'ai pour principe que la comédie a pouvoir seulement sur les choses, plein pouvoir il est vrai.

LE MARQUIS.

Oui, elle peut les dénaturer et les travestir à son gré.

GIBAUGIER.

Mais les personnes! Oh! jamais!.. Et j'oubliais... en province, c'est là que ma comédie fit sensation! Elle était invariablement sifflée partout, quoiqu'elle fût patronée et applaudie par tous les esprits forts de l'endroit, et d'autres encore. De là des luttes, des coups de poing, des salles prises d'assaut, des scènes jonchées de projectiles; bref, les acteurs n'ayant jamais pu dépasser la première phrase de la première scène, avaient pris le parti de se faire remplacer par des mannequins et de réciter leur rôle dans la coulisse; mais vous concevez que c'étaient des frais énormes de matériel pour les directeurs. Les jours de première représentation, l'autorité civile et militaire déployait un appareil de forces imposant, comme pour l'arrivée d'un souverain; c'était l'entrée solennelle de Giboyer dans sa bonne ville de Carpentras ou autre. Bref, mon Pactole débordait. Je trouvais de plus en plus ma pièce excellente malgré l'avis d'esprits chagrins et *bourdonnants* qui prétendaient que c'était une mauvaise action. Hum! il y a

des actions cotées très-haut à la Bourse qui rapportent beaucoup moins. Je m'enivrais de mon succès; je me croyais le plus heureux des hommes et le plus digne de l'être, et je me serais volontiers décerné à moi-même un nouveau prix Monthyon, si cela eût été de ma compétence... Malheureusement tout cela n'eut qu'un temps; l'indifférence survint un beau jour, la faveur du public une fois blasé sur le scandale se retira, et bientôt ma pièce à qui, ce prestige enlevé, il ne restait plus rien, creva comme une bulle de savon. Je pensai en crever moi-même de dépit. Heureusement j'avais eu le temps de faire élever mon fils; m'en a-t-il coûté des monacos! Ce gamin-là me faisait une consommation énorme de sucres d'orge et de pommes de terre frites! Quand je pense que mon amour paternel n'est qu'une simple turlutaine, je me demande comment je ne l'ai pas planté là. Enfin le voilà docteur en droit, docteur ès-lettres, docteur ès-science, docteur en médecine. On dit même qu'il est bachelier, et, sans une cabale ourdie contre lui, il serait déjà à l'Académie. Dans tous les cas c'est un fameux pédant, allez! et qui a une haute opinion de sa valeur personnelle.

LE MARQUIS.

Tout cela est fort intéressant, mon cher Gibaugier; mais cela suffit pour aujourd'hui. Dites-moi, votre

costume n'est pas à la hauteur de votre caractère. Pour un homme de l'avenir, il est un peu passé; tenez, voilà un billet de cent, et filez!

GIBAUGIER.

Ne craignez rien, je pars pour la Belle Jardinière et pour vingt-neuf francs, je m'achète un habillement complet, gilet blanc, pantalon et habit noir, etc. Le reste (Il fait le geste d'avaler un verre de vin.) à la caisse d'épargne.

LE MARQUIS.

Quel noble caractère! Si j'étais poète, j'en ferais le héros d'une complainte sociale sur l'air du *Juif-Errant*.

ACTE DEUXIÈME

Un salon chez Mme Prévotal ; un secrétaire au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme PRÉVOTAL, SCRIVARIUS. (Il a la plume à l'oreille. Scrivarius lit *Sapho*, de M. Emile Augier. Mme Prévotal s'endort et se met à ronfler.)

SCRIVARIUS, chantant très-haut.

J'ai un pied qui r'mue, et l'autre qui ne va guère...

Mme PRÉVOTAL, se réveillant et se frottant les yeux.

Ah ! que c'est beau, cette musique !

SCRIVARIUS.

Elle préfère *le pied qui r'mue* à la divine poésie de Sapho ! quelle buse ! Tenez, Madame, vous ne valez pas mieux que votre belle-fille. En voilà une pimbèche! Figurez-vous que je lui fais l'honneur d'être poli avec elle ; eh bien ! elle ne m'en est pas du tout reconnaissante... Un homme de mérite tel que moi, elle ne tombe pas seulement un brin à mes genoux ! Quelle hauteur ! Aussi il y a entre nous un fleuve de glace.

Mme PRÉVOTAL, tendrement.

Mais, mon ami, si le fleuve est près, on peut le passer. Pour moi (Elle soupire.) ce n'est pas un fleuve de glace que je voudrais passer avec toi, c'est le fleuve du Tendre dont je voudrais suivre le cours, seule près de toi seul, dans un frêle esquif, la main dans ta main, les yeux dans tes yeux, et descendre ainsi la vie en te protégeant, descendre aussi quelquefois dans une île touffue pour y manger une matelotte arrosée d'un petit bleu... Quel beau rêve !

SCRIVARIUS.

Moi, je n'aime pas le bleu.

Mme PRÉVOTAL.

Du champagne rosé, alors!

SCRIVARIUS.

Pas davantage; elle est laide cette vieille-là.

Mme PRÉVOTAL.

Oui, vous me trouvez un peu vieille; voulez-vous que je vous serve de mère?

SCRIVARIUS.

Non, Madame.

Mme PRÉVOTAL.

De sœur, alors?

SCRIVARIUS.

Non, Madame, de grand-mère si vous voulez. Vous ne savez donc pas, Madame, que dans les temps j'ai eu des engelures aux mains!

Mme PRÉVOTAL.

Noble cœur! Allons, descendons un peu le fleuve du Tendre.

SCRIVARIUS.

Madame, laissez-moi tranquille, ou je sonne.

Mme PRÉVOTAL.

Non, tu ne sonneras pas. (Elle le prend par la manche de son paletot qui lui reste dans les mains, Scrivarius s'enfuit. Mme Prévotal, folle de désespoir, se jette à genoux devant le secrétaire (meuble) qui est au fond de la chambre.) Ah! ingrat! cruel! tu ne veux pas descendre avec moi le fleuve du Tendre... (Elle récite une tirade de *Phèdre*.) Il reste insensible à mes larmes; il rit de mes douleurs, le monstre; il est muet. Mais non! tu pleures; ah! tu t'attendris. (Elle s'approche, tâte le meuble, et s'apercevant de son erreur, elle recule épouvantée et revient sur le devant de la scène.) C'est égal, tu me le paieras!...

SCÈNE II.

Mme PRÉVOTAL, ARTÉMISE, puis SCRIVARIUS.

Mme PRÉVOTAL.

Entrez, ma chère, vous avez perdu le bas que vous tricotiez; pour vous punir vous allez raccommoder cette manche d'habit.

ARTÉMISE.

Ciel! la manche de Scrivarius!

SCRIVARIUS, rentrant à petit bruit; à part.

Que je suis bête! pour la calmer, je n'ai qu'à l'endormir. (Il reprend la lecture de *Sapho ;* Mme Prévotal s'endort.) C'est le moment; si je glissais une déclaration? Mais non! un docteur, faire une déclaration, jamais! Et puis le fleuve de glace. (Artémise se lève, lui montre la manche de son habit d'un air indigné et sort en laissant tomber un énorme peloton bleu; Maximilien le ramasse et le met sur la cheminée.) Bégueule!

SCÈNE III.

SCRIVARIUS, LA DUCHESSE, ARTÉMISE, PRÉVOTAL. (Ces trois derniers entrent ensemble.)

LA DUCHESSE.

Voyons, Mesdames, donnez-moi votre avis sur ce petit ouvrage que je fais pour une loterie. (Elle tire un immense bas de laine bleue.)

TOUS.

Ah! c'est charmant!

SCRIVARIUS.

A quoi cela sert-il?

LA DUCHESSE.

Mais, c'est un porte-monnaie... dans le dernier genre.

Mme PRÉVOTAL.

Tiens! le bas d'Artémise!

LA DUCHESSE.

C'est possible, je l'ai acheté. Il m'a coûté bon, — vingt-trois sous. Il ne faut pas que cela vous étonne, du reste; vous savez qu'il n'y a pas une femme du monde qui porte des cheveux ou des bas à elle, pas une. C'est absolument comme les orateurs.

Mme PRÉVOTAL.

Ah! très-bien. Et pourquoi, Mademoiselle, avez-vous vendu votre bas?

PRÉVOTAL.

Ah! oui, pourquoi?

ARTÉMISE.

Mais... je ne l'ai pas vendu, je l'ai donné.

Mme PRÉVOTAL.

Comment, Mademoiselle, vous vous permettez de donner votre bas, et à un pauvre encore, je gage... mais, c'est horrible!

TOUS.

Oh! à un pauvre!... (Indignation générale.)

ARTÉMISE.

A un pauvre! Pour qui me prenez-vous? Je ne l'ai pas donné; je l'ai vendu afin de louer un costume pour aller au casino Cadet, nà!

TOUS.

Ah! alors, à la bonne heure! réparation... C'est très-bien, Mademoiselle.

LA DUCHESSE.

Pourquoi la force-t-on à montrer sa belle âme?

SCRIVARIUS.

Ça vaut un peu mieux que d'élever de petits Chinois. Elle ne les élève pas, elle, non certes, elle les croque !

LE MARQUIS, entrant.

C'est ma fille, je m'en vante. (Il sort.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE BARON, mis comme un gandin et sans son précepteur.

LE BARON.

Mesdames, nous avions rendez-vous ici pour deux heures ; mais (tirant sa montre), il est deux heures moins dix minutes. (Se retournant comme pour parler à son précepteur.) Quelle heure avez-vous? Ah ! et moi qui croyais l'avoir encore ! Me voilà livré à moi-même. Volons de nos

propres ailes ; lançons-nous. (Aux dames.) J'ai dans mon aimable empressement, devancé l'heure de dix minutes. Ça va bien du reste?

Mme PRÉVOTAL.

Il est charmant ce jeune homme.

LA DUCHESSE.

Je m'en vais, adieu.

LE BARON, tombant aux genoux de la duchesse.

Ah! pardon, Madame; je ne vous avais pas aperçue. Quand on vous a vue une fois, peut-on vous oublier?

LA DUCHESSE.

En v'là une couleur! A la Madeleine, vous êtes à cinquante-sept chaises et demie de moi, et vous ne me saluez jamais.

PRÉVOTAL.

Combien cela fait-il de kilomètres? (Il compte sur ses doigts.) C'est une nouvelle mesure.

LA DUCHESSE.

Vous devez pourtant savoir qu'à Paris, on va à l'église uniquement pour se saluer. C'est bien connu cela, surtout de ceux qui n'y mettent jamais les pieds. Allons, je vous pardonne.

LE BARON.

Un gage de votre pardon.

LA DUCHESSE, détachant une grosse natte de faux cheveux et la remettant au baron.

Voici une mèche de mes cheveux ; ne les perdez pas surtout.

LE BARON, à part.

Me prend-elle pour un coiffeur? (A la duchesse.) Jamais! ça ne se perd pas comme une épingle cela.

LA DUCHESSE.

Adieu.

SCÈNE V.

LES MÊMES, moins LA DUCHESSE,
puis LE MARQUIS.

PRÉVOTAL.

Quelle grâce! Quelle vertu!

LE MARQUIS, paraissant.

Ma chère Artémise, allez donc voir à la cuisine si j'y suis.

ARTÉMISE.

Qu'est-ce que j'ai fait?

PRÉVOTAL.

Mademoiselle, si vous n'y allez pas tout de suite, on va vous mettre au pain sec.

ARTÉMISE.

Je ne m'en irai pas, moi ; je veux entendre ce qu'on va dire ici. (Prévotal la prend par le bras et la met à la porte.)

LE BARON.

Ces enfants sont insupportables, ma parole d'honneur.

LE MARQUIS, lui donnant une tape sur le bras.

Taisez-vous donc ! Tenez-vous droit ! (A Prévotal.) Mon cher Prévotal, vous n'êtes qu'un vil roturier.

PRÉVOTAL.

Ce bon marquis! trop d'honneur. Figurez-vous que j'allais conduire ma fille chez vous pour vous demander la main de monsieur le baron ; quand je dis ma fille, je veux dire votre fille.

Mme PRÉVOTAL, bas à Prévotal.

Vous vous jetez à leur tête; voulez-vous bien vous taire, gros melon! (Haut) Mais pas du tout, pas du tout.

LE BARON.

Trop heureux et flatté, Monsieur.

LE MARQUIS.

Silence ! (A Prévotal) Eh bien ! mon cher, je vous ai prévenu ; car je viens vous demander la main de ma fille Artémise pour le baron. Nous allons les laisser ensemble, ils s'arrangeront.

Mme PRÉVOTAL.

Hum; les laisser ensemble ; c'est bien irrégulier.

PRÉVOTAL.

Et le précepteur ?

LE MARQUIS.

Il n'est plus là. Le baron a dépouillé son précepteur. Mais bah ! laissez-les ensemble.

Mme PRÉVOTAL.

Je vais chercher Artémise.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, PRÉVOTAL, LE BARON.

PRÉVOTAL.

Sapristi, marquis, tout roturier que je suis, vous me voyez enchanté d'être votre gendre, c'est-à-dire, non, votre beau-père... non... enfin, vous me comprenez. Aussi je ne voulais rien donner à Artémise en la mariant. Du reste puisque c'est votre enfant...

LE MARQUIS.

C'est une plaisanterie, vous concevez ; il ne faut pas prendre cela à la lettre.

PRÉVOTAL.

Comment ! à la lettre ! Mais comment voulez-vous que je le prenne ?... Enfin, malgré tout, pour m'en débarrasser, je serai généreux. Je donne net six cents francs de rente.

LE MARQUIS.

Comment! vous, trois fois millionnaire?

PRÉVOTAL.

Encore je m'aventure beaucoup. Mme Prévotal trouvera sans doute cette dot bien exagérée; enfin je réponds toujours de la moitié.

LE MARQUIS.

Quel Harpagon!

PRÉVOTAL.

De plus, nous fournirons le trousseau.

LE BARON, à part.

S'il est en rapport avec la dot, il sera brillant. (A Prévotal) Je vous en prie, Monsieur, ne parlons pas de toutes ces vilenies.

PRÉVOTAL.

Non, vous avez raison; n'en parlons pas, cela vaut mieux. Adieu, Messieurs.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LE BARON.

LE MARQUIS.

Mon cher, vous êtes froid comme une carafe d'orgeat. Je vous donne cinq minutes pour devenir amoureux d'Artémise, ou sinon (Il fait un geste de pourfendeur.) je vous coupe le flanc.

LE BARON.

Eh ! mon cousin, vous m'empêchiez toujours de parler. Comment voulez-vous que je m'échauffe si je ne puis placer un mot ! Avec ça du reste qu'elle a une si jolie dot.

LE MARQUIS.

De mon côté, si dans cinq minutes, vous n'êtes pas bouillant, tropical, je ne vous donne pas ça. (Il porte l'ongle du pouce à l'index.) Ah ! vous ne trouvez pas

ma fille assez belle ! (Il fait rapidement tourner sa canne entre les doigts et la pose à terre en s'appuyant.) Faites-en donc autant ?

LE BARON.

Mon Dieu ! nous savons que c'est votre fille. (à part) Me voilà bien planté !... Mais, bah ! Je n'y perdrai pas grand'chose sous aucun rapport, si je n'épouse pas.

LE MARQUIS.

Voyons, allez de l'avant, poussez votre pointe. Tenez, répétez : « Mademoiselle... Je suis un peu bête, c'est vrai... et, je n'ai pas le sou... mais... » (Le baron répète chaque mot après le marquis ; Artémise entre.)

LE MARQUIS.

Tenez, mon enfant, nous faisons une répétition pour...

ARTÉMISE.

Oh ! je sais ce que c'est. J'écoutais à la porte.

LE MARQUIS.

Quelle franchise ! (Au baron.) Allons, quand il vous plaira. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

LE BARON, ARTÉMISE.

LE BARON.

Mademoiselle... mademoiselle... (Il cherche à rappeler ses souvenirs.) ma foi, j'ai complétement oublié la phrase du marquis... Mademoiselle, je serais enchanté de vous épouser.

ARTÉMISE.

Pourquoi cela ?

LE BARON.

Parce que je vous trouve charmante et que je vous adore.

ARTÉMISE.

Insolent ! malotru ! Vous insultez une femme !

LE BARON.

De grâce, calmez-vous, Mademoiselle! Eh bien! non, rassurez-vous ; si je désire vous épouser, c'est uniquement pour votre fortune et parce que j'y suis contraint.

ARTÉMISE.

A la bonne heure! vous revenez à de meilleurs sentiments. Puisqu'il en est ainsi, j'accepte.

LE BARON.

Et vous me rendrez heureux?

ARTÉMISE.

Je vous jure que vous le serez. J'ai toujours été entourée de si bons exemples; je suis du reste guidée par les solides principes d'une philosophie exempte de préjugés et n'obéis qu'aux lois de la nature.

LE BARON, chantant.

Elle est à moi, c'est ma compagne; elle est à moi... (Il sort en dansant.)

ARTÉMISE.

Autant lui qu'un autre après tout... Bah ! Je ferai comme ma belle-mère.

SCÈNE IX.

ARTÉMISE, SCRIVARIUS, toujours la plume à l'oreille.

SCRIVARIUS.

Mademoiselle, voici votre peloton bleu... Ah ! où diable l'ai-je mis ? (Il le tire de la poche de son habit.) Depuis hier que je le traîne, il me gênait beaucoup. Tout le monde croyait que je portais un melon dans la poche, à cette saison ça étonnait.

ARTÉMISE.

Voüs pouvez le garder ; il doit sentir le renfermé.

SCRIVARIUS.

Mademoiselle, je voudrais bien savoir pourquoi vous me traitez ainsi? pourquoi vous me considérez comme un simple secrétaire? pourquoi lorsque je vous fais l'honneur de jeter les yeux sur vous, moi, un homme de haut mérite, vous ne tombez pas à mes pieds? Jusqu'ici je vous avais considérée comme une petite sotte, et je me souciais de votre estime comme de ça; mais une jeune personne qui va au casino Cadet, fichtre! ce n'est pas de la petite bière.

ARTÉMISE.

Monsieur, vous n'êtes qu'un paltoquet.

SCRIVARIUS.

Mademoiselle, cette explication ne me suffit pas.

ARTÉMISE.

Eh bien! je vais tout vous dire; ma belle-mère a déjà placé quinze secrétaires, vous ferez le seizième.

SCRIVARIUS.

Mademoiselle, vous me faites horreur. Quelle cor-

ruption précoce ! Que me racontez-vous là ? Oh ! fi donc !

ARTÉMISE.

C'est vous qui me poussez à bout pour me faire parler.

SCRIVARIUS.

Moi ! je ne vous ai rien demandé du tout. Fi ! une jeune fille qui a perdu la sainte ignorance du mal ! Après cela, quand on vend ses bas pour aller au bal masqué !... Mademoiselle, je tiens désormais à votre estime et je veux m'en rendre digne ; vous allez voir comme je vais lever la jambe ; vous-même ne pourriez jamais en faire autant.

SCÈNE X.

LES MÊMES, PRÉVOTAL, LE MARQUIS.

SCRIVARIUS.

Monsieur, je m'en vais, je vous donne ma démission.

PRÉVOTAL.

Votre démission ! mais il me manque la manière de m'en servir.

SCRIVARIUS.

Ah ! je la garde.

PRÉVOTAL.

Mais enfin, pourquoi partez-vous ? Est-ce que ma femme ne vous traite pas bien ?

SCRIVARIUS.

Trop bien ; elle veut voguer avec moi.

PRÉVOTAL.

Eh bien, de quoi vous plaignez-vous ? Parbleu ! la belle affaire, parce que ma femme vous a fait une petite déclaration ; vous n'êtes pas le premier.

SCRIVARIUS.

Comment ! je ne suis pas le premier. Diable ! cette Dalila est dangereuse ; tâtons un peu mes cheveux.

PRÉVOTAL.

Monsieur, rassurez-vous, elle est très-platonique ; elle ne vous les coupera pas, d'ailleurs ce serait difficile.

SCRIVARIUS.

N'importe, je pars ; elle est trop laide.

PRÉVOTAL.

Mais sapristi, mon secrétaire, vous m'êtes nécessaire ! Si vous prenez la porte, vous me donnerez beaucoup de tablature ; ça ne me sera pas commode du tout. Ah ! si jamais je m'en console !...

LE MARQUIS.

Ce petit bâtard mériterait d'être gentilhomme... Est-ce qu'il ne serait pas un peu mon fils ?... Non, ça n'est pas probable ; mais pour sûr, l'autre...

ACTE TROISIÈME

La bibliothèque de Prévotal.

SCÈNE PREMIÈRE.

PRÉVOTAL, debout un manuscrit à la main.

Il a une belle main ce jeune homme! Quel talent! (Il déclame.) Oui, Messieurs, c'est un triste signe du temps où nous vivons de voir l'impiété s'étaler orgueilleusement sur les planches d'un théâtre, insulter aux grands caractères, flétrir la conscience et la fidélité au drapeau, traîner dans la boue les réputations les plus pures, tourner en ridicule les vertus

les plus sublimes et les plus modestes à la fois; dans la rage d'être forcée à l'admiration se réfugier dans le dénigrement, englober systématiquement dans une même accusation d'hypocrisie tout ce qui respecte encore la foi, tout ce qui croit encore en quelque chose. Quels sont, Messieurs, ceux qu'on livre ainsi bassement aux moqueries de la foule ? Reconnaissez-vous dans ces êtres hideux ou stupides les gloires de notre tribune ? ou ces jeunes hommes, héroïques soutiens d'une cause désespérée, croisés du dix-neuvième siècle, qui savent mourir en martyrs soit au midi, soit au nord, partout où s'élève la voix du faible agonisant? ou ces âmes de femmes au dévouement immense, caché pour tous excepté pour les malheureux, qui ne font jamais marcher Dieu sans les pauvres, et que nous rencontrons chaque jour avec bonheur dans nos mères et dans nos sœurs? Que signifient ces satyres déloyales? A qui déclare-t-on ainsi la guerre? Est-ce aux heureux ou aux puissants du jour? Juvénal revient-il flétrir la servitude, Beaumarchais narguer la Bastille, ou Laya braver la guillotine? Non, Messieurs, non! Ils savent sur qui ils frappent. Je les reconnais ces hardis agresseurs. *Ce sont ces niveleurs en délire qu'il était réservé à notre temps de voir déclarer la guerre non-seulement aux supériorités sociales, mais encore aux supériorités intellectuelles, et dont les apôtres, au nom des droits de l'homme, ont prêché à la face du dix-neuvième siècle*

l'égalité de la servitude, de la misère et de l'abrutissement s'ils triomphaient... (*) (A Scrivarius.) Eh bien! qu'en dites-vous?

SCRIVARIUS.

Il n'y a rien à répondre à cela. (Il s'approche derrière Prévotal et lui donne un croc-en-jambe.)

PRÉVOTAL.

Eh bien! que faites-vous donc?

SCRIVARIUS.

Monsieur, je ne trouve rien à répondre. Seulement je suis crispé, parce que tout cela est inconciliable avec mes préjugés intimes, et je tape.

PRÉVOTAL.

Tâchez de vous tenir tranquille, jeune homme. Si vous avez une belle main, ce n'est pas une raison pour me donner des coups de pied... A présent je

(*) Discours de réception de M. Emile Augier à l'Académie française.

vais déclamer et vous simulerez des interruptions pour m'habituer au tumulte des grandes assemblées. Tel autrefois Démosthène... Je reprends mon discours : Oui, Messieurs !..

SCRIVARIUS.

A la question!

PRÉVOTAL.

Mais je n'ai encore rien dit; laissez-moi continuer.

SCRIVARIUS.

A l'ordre, à l'ordre!

PRÉVOTAL.

Décidément, il abuse de sa position, ce secrétaire ; je vous défends maintenant de m'interrompre... Oui, Messieurs !

SCRIVARIUS.

Ecoutez ! (Prévotal cesse de parler, puis, s'apercevant de sa méprise, il quitte la table et sort de guerre lasse en se tenant les deux oreilles au milieu des cris de Scrivarius.)

SCÈNE II.

Mme PRÉVOTAL, SCRIVARIUS.

SCRIVARIUS.

Voilà ce qu'on nomme un orateur ! O société ! Bon, v'là l'autre.

Mme PRÉVOTAL.

Je rapporte *Sapho;* hélas ! nous ne la lirons plus ensemble.

SCRIVARIUS.

Madame, je vous en prie, vous êtes laide quand vous pleurez ; fi que c'est vilain de pleurer ainsi !

Mme PRÉVOTAL.

C'est que c'est bien triste de ne plus lire ensemble.

Dieu, que ça me chiffonne, *une* si *belle* ouvrage ! Ah ! si vous vouliez me consoler, comme je me consolerais facilement. (Elle le pousse du coude en roulant les yeux.)

SCRIVARIUS, se drapant.

Madame ! vous êtes très-peu platonique en ce moment ; il me semble que vous oubliez Platon.

Mme PRÉVOTAL.

Eh ! je ne suis pas docteur, moi.

SCRIVARIUS.

On le voit, Madame, on le voit !

SCÈNE III.

LES MÊMES, ARTÉMISE.

SCRIVARIUS.

Bon ! encore une ; sont-elles assommantes !

ARTÉMISE, à Mme Prévotal.

J'ai deux mots à dire en particulier à M. Scrivarius ; vous seriez bien aimable de vous en aller pour un moment.

Mme PRÉVOTAL.

Plus souvent ! Que voulez-vous à M. Scrivarius ?

ARTÉMISE.

Je viens voir s'il manque un bouton à son habit.

SCRIVARIUS.

Mademoiselle, j'ai trop de fierté pour souffrir jamais qu'on remette un bouton à mon habit. Quand il en manque un, je ferme les yeux.

ARTÉMISE.

Ne suis-je pas votre sœur ? Alors, donnez-moi un livre.

SCRIVARIUS.

Pas tant de familiarité, Mademoiselle ; veuillez garder votre distance. Tenez, voilà un livre qui vous formera le cœur et l'esprit : c'est un roman de Pigault-Lebrun.

ARTÉMISE.

Je les connais tous, c'est bien fade ! c'est bon pour les enfants, ça manque de montant.

SCRIVARIUS.

Ah !... O chasteté !... Il est vrai qu'on a mieux fait depuis ; mais enfin c'est un commencement. (On annonce le baron.)

ARTÉMISE.

Madame, mon futur m'ennuie à périr. Allez donc le recevoir. Vous lui direz que j'ai la migraine.

Mme PRÉVOTAL.

Du tout, Mademoiselle, je connais vos ficelles; il entrera ici.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE BARON.

Mme PRÉVOTAL.

Ce n'est pas vous, monsieur le baron, qui liriez Pigault-Lebrun ? (Elle sort.)

LE BARON.

Jamais, Madame... Mademoiselle, permettez-moi de vous dire combien je suis heureux de pouvoir vous exprimer ici en particulier tous les sentiments que je ressens pour vous.

ARTÉMISE.

Qu'en dites-vous, monsieur Scrivarius ? Comment trouvez-vous ce futur-là ?

SCRIVARIUS.

Peuh! il est digne de vous. Oui, Mademoiselle, vous m'avez traité hier comme un paltoquet, et si je vous pardonne c'est uniquement parce que je méprise vos boutades.

ARTÉMISE.

Oh! mon petit Scrivarius! votre cœur n'est pas un rocher; laissez-vous toucher par mon repentir.

SCRIVARIUS.

Non, Mademoiselle; vous m'avez profondément offensé et un homme de ma valeur, c'est grave.

ARTÉMISE.

Vous êtes un pédant.

SCRIVARIUS.

Et vous une chipie.

ARTÉMISE.

Dieu! suis-je assez heureuse de vous voir partir!

SCRIVARIUS.

Et moi, quel rigodon je vais danser en sortant d'ici.

ARTÉMISE.

Ingrat !

SCRIVARIUS.

Sortez, Mademoiselle, sortez; si vous ne voulez pas que je sorte moi-même de mon caractère.

ARTÉMISE.

Puisque le secrétaire l'ordonne... (Elle sort.)

SCÈNE V.

LE BARON, SCRIVARIUS.

LE BARON, à part.

On dirait qu'il y a de la pique entre eux? Comme ils avaient l'air de se préoccuper de ma présence! Hum! c'est louche, tout cela. Voilà tout de même une singulière entrevue avec ma future. Malgré l'air bête que mon père m'a donné (pourquoi m'a-t-il donné cet air bête?)... je ne suis pas encore si serin, et je ne veux pas le devenir... C'est une couleur très-bien portée ici; mais je ne l'aime pas cette couleur-là. Que voulez-vous? c'est plus fort que moi. Qui se dispute s'adore; il faut voir cela. (A Scrivarius.) Dites donc, voudriez-vous par hasard marcher sur mes brisées?

SCRIVARIUS.

Ah! ça vous défrise! Parbleu! si je voulais m'en donner la peine, ce ne serait pas difficile; mais vous

voyez bien que non, puisque nous ne faisons que nous chamailler.

LE BARON.

Oh ! ce n'est pas une raison, au contraire.

SCRIVARIUS.

Enfin, si vous y tenez.

LE BARON.

Ah ! c'est que je voudrais bien voir ça, moi !

SCRIVARIUS.

Vous, un roseau pareil, vous ne valez pas une pichenette. Etes-vous docteur seulement ?

LE BARON.

Monsieur, je suis bachelier.

SCRIVARIUS.

Bachelier ! .. Ah ! ah ! ça fait pitié ; vous voyez donc bien qu'il faut filer doux. Ça ose résister à un secrétaire, un baron ! Ma parole d'honneur, ça fait hausser les épaules. Oh ! la, la ! (Il sort.)

SCÈNE VI.

LA DUCHESSE, LE BARON.

LA DUCHESSE.

On me dit que vous vous mariez, Monsieur. Le fait est que vous avez une tête de prédestiné. Eh bien! je vous en fais mon compliment. Je connais ça, moi, j'ai été mariée trois fois.

LE BARON.

Trois fois!

LA DUCHESSE.

Oui, Monsieur. Hélas la première fois, j'étais bien jeune, quinze ans, et j'ai épousé successivement trois vieillards qui m'ont tous servi de pères ; le plus jeune avait soixante-dix ans.

LE BARON.

C'est un ange! c'est un ange qui n'a pas eu de chance; mais c'est un ange.

LA DUCHESSE.

Vous concevez que je puis encore porter les fleurs d'oranger.

LE BARON.

Vous n'allez jamais au casino Cadet, vous ?

LA DUCHESSE.

Jamais !

LE BARON.

C'est un ange ; elle enfonce complétement l'Artémise. (Les cheveux de la duchesse tombent, le baron se précipite pour les relever.) Encore ! Madame voulez-vous me permettre de les rattacher.

LA DUCHESSE.

Ah! Monsieur!... Vous vous croyez donc au Théâtre-Français! (La toile baisse; on apporte un grand écriteau avec ces mots : SCÈNE DE SÉDUCTION; LE PALAIS-ROYAL SE RESPECTE TROP POUR LA REPRODUIRE!!! Le rideau se relève; quelques nuées mythologiques se dissipent.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SCRIVARIUS, Mme PRÉVOTAL.

LA DUCHESSE.

Il est très-bien ce secrétaire.

Mme PRÉVOTAL.

Parfait, ma chère; aux petits oignons.

LE BARON.

Peuh! Je le trouve passablement prétentieux ce monsieur.

Mme PRÉVOTAL.

Il n'a pas l'air d'une asperge comme vous, du moins.

LA DUCHESSE, à part.

C'est la toquade d'Artémise. (A Scrivarius.) Monsieur, vous êtes en si bons termes ici avec tout le monde que je vous prie de vouloir bien venir ce soir chez moi. Vous êtes trop aimable pour me refuser.

SCRIVARIUS.

Madame, je vous ferai cet honneur.

LA DUCHESSE.

Quelle chance !

SCÈNE IX.

ARTÉMISE, SCRIVARIUS.

ARTÉMISE.

Pardon, Scrivarius! Pardon! Oh! j'implore ma grâce; laisse tomber sur moi un regard de pitié de tes beaux yeux. Grâce! ô Scrivarius, ou sous tes pieds écrase-moi!

SCRIVARIUS.

Elle commence à me rendre justice.

ARTÉMISE.

Ecoute, je ne suis pas une fille comme une autre, moi.

SCRIVARIUS.

Ah bah!

ARTÉMISE.

J'ai été couvée en plein vent; oui comme l'orme et le frêne, j'ai été battue par le fougueux aquilon. Aussi je suis un peu échevelée. Je suis une petite sauvage.

SCRIVARIUS.

Une sauvage qui va au bal masqué, rue Cadet! Mademoiselle, vous m'avez cru capable de sourire aux tentatives de votre belle-mère: horrible soupçon! Ah! si elle était un peu plus jeune; je ne dis pas; mais à son âge!

ARTÉMISE.

Le grand cœur! Monsieur, vous avez mon estime, et dans le désespoir de vous avoir un instant méconnu, je vais me marier. Et puis, vous concevez il faut faire une fin; d'ailleurs ma belle-mère accapare tous les secrétaires qui entrent dans la maison.

SCRIVARIUS.

Vous avez tort de vous inquiéter de si peu de chose, Mademoiselle; ce sont de purs enfantillages.

ARTÉMISE.

Plût au ciel !

SCRIVARIUS.

Mon Dieu ! qu'avez-vous pu savoir ? Elle a été vue au bal de l'Opéra avec deux d'entre eux, et à la Maison Dorée avec un troisième ; avec le quatrième elle a fait un petit voyage de deux mois à l'Exposition de Londres, à l'insu de M. Prévotal; avec le cinquième... Vous voyez bien que ce sont de purs enfantillages.

ARTÉMISE.

Le fait est que tout cela est bien peu de chose. Bah! puisqu'il en est ainsi, je ne me marie plus. A bientôt !

SCRIVARIUS.

O chasteté !... Que je m'ennuie !... Bah ! Je vais tordre le cou à un perroquet chez le marchand de vin du coin.

SCÈNE X.

SCRIVARIUS, GIBAUGIER.

GIBAUGIER.

Bonjour, mome.

SCRIVARIUS, chantant.

J'ai un pied qui r'mue!... (Il se livre à une danse échevelée.) Dis donc, j'ai envie d'aller prendre un bain. Si nous allions piquer une tête, là, une pleine eau?

GIBAUGIER.

Le 10 janvier! Je crois que tu as plutôt besoin d'une douche. Tu ne sais pas, je suis riche; j'ai hérité. Nous pouvons vivre désormais très-heureux à Paris; aussi tu vas partir pour l'Amérique.

SCRIVARIUS.

Pour l'Amérique! Quoi y faire?

GIBAUGIER.

Y étudier la démocratie, parbleu! c'est là que tu verras réaliser tous les rêves de bonheur des cœurs sensibles, des ruisseaux de lait et de miel, la fraternité universelle, des hommes qui s'embrassent du matin au soir, l'âge d'or, quoi!

SCRIVARIUS.

Merci, c'est trop loin!... Et de combien as tu hérité?

GIBAUGIER.

Une pièce de quarante balles par mois.

SCRIVARIUS.

Tout çà; mais je n'en ai pas seulement pour mes cigares.

GIBAUGIER.

Excusez! Quel aristo, quel légitimiste!

SCRIVARIUS.

On n'est pas légitimiste pour cela.

GIBAUGIER.

Pardon! D'abord moi j'appelle légitimistes tous ceux qui fument le cigare de vingt-cinq, tous ceux qui portent des gants, tous ceux qui croient en Dieu, et enfin tous les honnêtes gens. A quelque opinion qu'on croie appartenir, si l'on rentre dans une de ces quatre catégories, on est légitimiste.

SCRIVARIUS.

Tous les honnêtes gens! En ce cas les légitimistes ne sont pas nombreux. Malgré tout, moi je ne le suis pas.

GIBAUGIER.

Tu l'es.

SCRIVARIUS.

Mais non! Je suis honnête homme, pas légitimiste.

GIBAUGIER.

Tu es honnête homme, malheureux! Qui t'a per-

verti? Ah! il y a une *fâme* ici! Je parie que c'est Mme Prévotal?

SCRIVARIUS.

Mme Prévotal! en v'là une salée! Ce n'est pas elle du tout qui m'a perverti; c'est un simple discours de son mari. Je suis un homme intelligent, supérieur même, quatre fois docteur, enfin tout ce qu'il y a de plus bonnet carré : eh bien, la lecture de quelques pages d'un discours fait par un imbécile a suffi à bouleverser toutes mes idées, toutes mes convictions, là, paf! Oh! j'ai l'esprit solide, moi!

GIBAUGIER.

Eh bien! mon cher, c'est moi qui l'ai fait ce discours; tu conçois que je sais ce qu'en vaut l'aune.

SCRIVARIUS

Mais tu es un chenapan! un homme sans conscience!

GIBAUGIER.

Tu vois le métier que je fais. J'étais sûr que je t'inspirerais désormais la plus entière confiance: confiance

telle, que, dussé-je t'exposer les idées les plus biscornues, tu les adopteras immédiatement sans examen et en vertu de l'admiration profonde que t'inspirera mon caractère. Oui, mon cher, tu vois en moi le vase d'élection qui contient la vérité sociale, la lampe éclatante et pure qui doit illuminer l'univers.

SCRIVARIUS.

Gare aux éclipses !

GIBAUGIER.

Tiens! pour te donner un échantillon de ma doctrine, tu ne crois pas à l'égalité absolue, toi. Eh bien! mon cher, ce que je prêche, c'est l'égalité absolue. L'égalité devant la loi, ce n'est rien çà, c'est vieux, c'est bon pour les ganaches ; mais l'égalité des fortunes, l'égalité des tailles (tout le monde, hommes et femmes, devra avoir un mètre cinquante-neuf centimètres), l'égalité des âges (tous les hommes naîtront le même jour et les femmes aussi), voilà le type absolu de la perfection de mon système conceptionnel et régulo-organisateur de ma palingénésie sociale.

SCRIVARIUS.

Ouf!... veux-tu boire un peu?... Mais, c'est un niveau, ton égalité.

GIBAUGIER.

Pas du tout, grave erreur! Aussi je proclame l'inégalité des talents ; c'est tout naturel, j'en ai trop, moi. Voici comment je conçois la chose. Pour constater les talents, pour les peser, on soumettrait à des examens tous les citoyens sans exception, hommes, femmes et auvergnats... Il y aurait ensuite des grades conférés pour tous les métiers ; il y aurait des bacheliers ès-charpente, ès-tailleur d'habit, ès-porteur d'eau, ès-marchand de contremarque. Puis chacun étant bien classé selon son mérite, casé, étiqueté, nul ne pourrait tenir un rabot, ou seulement une pelle, s'il n'avait le grade exigé. Pour être ministre, il faudrait être docteur, académicien, etc.

SCRIVARIUS.

Mais le talent politique, organisateur, le zèle, le dévouement, la conscience, ne peuvent se traduire en diplômes de docteur.

GIBAUGIER.

Nous avons supprimé tout cela. Avec mon système la vertu et la conscience deviennent complètement inutiles. Tiens, il est appliqué en Chine depuis 6,392

ans ; vois aussi quel magnifique spectacle ce peuple nous donne, quel progrès, quelle vitalité! Quelle perfection, tant dans les arts de la guerre que dans ceux de la paix! Il est tout simplement à la tête de la civilisation européenne... J'espère que ma lumière te crève les yeux maintenant.

SCRIVARIUS.

Diable! mais, la liberté, qu'en fais-tu?

GIBAUGIER.

La liberté! Qu'est-ce cela, la liberté? Un vieux mot sonnant creux, une outre vide que le soleil du progrès a fait crever; tu n'as donc pas lu le *Fils de Giboyer?*

SCRIVARIUS.

Non.

GIBAUGIER.

Alors, tout s'explique; tu serais déjà converti. Je n'aurais pas besoin de m'escrimer comme je le fais.

SCRIVARIUS.

Quelle scie, mon Dieu! quelle ganache!

GIBAUGIER.

Tu m'appelles ganache ; mais tu ne sais donc pas que j'ai léché la boue sur ton chemin!

SCRIVARIUS.

T'es-tu essuyé la bouche, au moins?

GIBAUGIER.

Tu n'as donc pas compris que je suis ton père? Ton cœur ne te l'a pas dit?

SCRIVARIUS.

Mais non.

GIBAUGIER.

Ah! dans mes bras, ingrat!

SCRIVARIUS.

Moi, son fils!... çà n'est pas flatteur... Enfin, puisqu'il s'est essuyé la bouche!... (Il tombe dans ses bras.)

ACTE QUATRIÈME

Soirée chez la duchesse.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE, ARTÉMISE. (Groupes jouant et causant.)

LA DUCHESSE.

Voici, ma chère, vous en conviendrez, une réunion un peu soignée.

ARTÉMISE.

Je ne la trouve déjà pas si chouette ; c'est un peu plus gai que çà à Mabille.

LA DUCHESSE.

Oui, mais vous n'y êtes pas en ce moment, tâchez de bien vous tenir.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. le vidame de Vert-de-Gris. (Le vidame entre et salue.)

LA DUCHESSE.

Tenez, voici le baby de mon salon, soixante-huit ans. Il n'est pas dangereux, comme vous voyez. Heureusement que le secrétaire de votre père, un gamin, va nous arriver.

ARTÉMISE.

Un gamin! Apprenez, Madame, que c'est un homme très-distingué et qui n'est pas pour vos beaux yeux. (A part.) Attrape!

LA DUCHESSE, à part.

Est-ce assez clair?

ARTÉMISE.

Malgré cela vous seriez bien gentille de faire quelque chose pour lui; la moindre place : une préfecture, un ministère, une ambassade. Oh! il est digne de toutes les faveurs.

LA DUCHESSE.

Mon Dieu! je vois avec plaisir qu'il n'est pas ambitieux. S'il ne demande que cela, c'est chose facile; j'y pourvoirai.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Ménétrier de Rhône et Moselle!

LA DUCHESSE.

Adieu, ma chérie.

SCENE II.

LA DUCHESSE, MÉNÉTRIER.

LA DUCHESSE.

Comment va?

MÉNÉTRIER.

Pas mal, et vous?

LA DUCHESSE.

Mon cher, j'ai un petit service à vous demander. Nous avons chargé, comme vous savez, M. Prévotal de prononcer un discours; mais je crois qu'il est un peu enrhumé. Si nous le donnions à M. du Guizier, vous n'y voyez pas d'inconvénient?

MÉNÉTRIER.

Pas le moindre ; c'est tout naturel. Un peu de pâte Règnault, le rhumé passera.

LA DUCHESSE.

Il faut l'espérer. (A part.) Et de deux ! C'est pas plus difficile que ça. Mon Dieu, non, ça n'est pas plus malin que ça !

SCÈNE III.

LA DUCHESSE, Mme PRÉVOTAL.

LA DUCHESSE.

Ce pauvre jeune homme! vous ne savez pas? votre secrétaire est éperdument amoureux.

Mme PRÉVOTAL.

Ah! je le craignais. (Baissant les yeux.) Pauvre enfant!

LA DUCHESSE.

Mais ce n'est pas de vous.

Mme PRÉVOTAL.

Et de qui donc, s'il vous plaît?

LA DUCHESSE.

Mais d'Artémise, naturellement.

Mme PRÉVOTAL.

Ah!... (Elle tombe sur un canapé.)

LA DUCHESSE.

Tenez, regardez-les jaser... Ont-ils assez de toupet?

Mme PRÉVOTAL.

Oh! vengeance! vengeance! Mais comment? Oh! si je savais!...

LA DUCHESSE.

Mon Dieu! c'est bien simple. Vous prisez, je crois? vous n'avez qu'à jeter votre tabatière aux yeux du petit Scrivarius. Ça les lui fera fermer; mais ça ouvrira ceux d'Artémise.

Mme PRÉVOTAL.

C'est un moyen un peu violent... Bah! s'il réussit...

LA DUCHESSE.

Et de trois!

SCÈNE IV.

SCRIVARIUS, puis GIBAUGIER.

SCRIVARIUS.

Enfin, c'est positif, j'ai une fière toquade. Quelle âmea dorable! Elle m'a dit qu'elle n'irait plus seule au bal masqué; en v'là une femme sans préjugés! (On annonce : M. le comte d'Augiegrib! Scrivarius va se jeter à son nez.) Comment, c'est toi! tu es comte à présent, toujours en vertu de tes principes d'égalité! Et personne ne te

reconnaît sous cet anagramme burlesque? Par exemple, voilà une farce qui passe la permission. Tu es plus fort que les écuyers du cirque qui changent dix fois de costume au galop en une minute.

GIBAUGIER.

Moi, je change rarement de costume, et pour cause... D'opinions, c'est autre chose; ça ne coûte rien.

SCRIVARIUS.

Voyons, c'est de vie qu'il faut changer; quelle conduite! J'ai lu le *Fils de Giboyer*, je suis converti.

GIBAUGIER.

Ah! ah! tu es reconverti. Mon vieux, je vois que toi-même tu n'as pas les opinions bien solides pour un homme quatre fois docteur. C'est toujours glorieux pour moi d'avoir un fils que je fais tourner à volonté comme une toupie, là... v'lan! v'lan!

SCRIVARIUS.

Tu n'es pas le seul qui me fasses tourner la tête...; Mais si tu voyais comme on conspire ici! Ce fa-

meux comité, tu sais? Eh bien! figure-toi qu'ils sont là des figures sinistres, qui prennent du thé et du sucre!

GIBAUGIER.

Bah?

SCRIVARIUS.

Au milieu de ces sombres groupes circulent en silence des plateaux chargés de petits gâteaux.

GIBAUGIER.

Je gage qu'ils sont empoisonnés?

SCRIVARIUS.

Ça ne fait rien cela!... Mais ce qu'ils disent!... Un d'eux a osé dire qu'il serait enchanté qu'on diminuât l'impôt sur les voitures.

GIBAUGIER.

Je parie qu'il n'en a pas. Quel machiavélisme!

SCRIVARIUS, se penchant à l'oreille de Gibaugier.

On a même prononcé le mot de liberté.

GIBAUGIER.

En es-tu sûr? Mais c'est abominable! Le conseil des Dix, les francs-juges n'étaient que des pantins à côté de ces gens-là. Si nous allions prévenir la police. Mais non! craignons le poignard vengeur. Oh! je les connais! Ils me feraient un mauvais parti.

SCÈNE V.

LES MÊMES, Mme PRÉVOTAL, ARTÉMISE.

(On verse du thé à Scrivarius.)

GIBAUGIER.

Tu prends du thé, toi?

SCRIVARIUS.

Sans doute, avec beaucoup de rhum.

GIBAUGIER.

Mais, malheureux, il est empoisonné! Le comité en prend, c'est tout simple; il y est habitué, — ce sont tous des Mithridate, — mais, toi! tu t'es nourri plutôt de haricots et de pommes de terre frites dans ta jeunesse.

SCRIVARIUS.

Crois-tu ? (Il se retire avec terreur).

Mme PRÉVOTAL, à Scrivarius.

Garçon ! Enlevez ma tasse !

SCRIVARIUS.

Jamais, Madame ! Il est empoisonné. Locuste ! va !

Mme PRÉVOTAL.

Prendrez-vous ma tasse ?

ARTÉMISE, s'approchant de Scrivarius.

Mon petit chéri ! vous ne me refuserez pas une tasse à moi, votre petite Mimise.

SCRIVARIUS.

Mademoiselle, je viens de refuser à madame votre mère.

ARTÉMISE.

Je crois bien, une tasse vide. Eh ! ma foi, tant pis. (Elle embrasse Scrivarius ; stupéfaction générale.) Noble cœur ! tiens, mon petit, en voilà du nanan.

GIBAUGIER.

Enfoncée la vieille ! (Il embrasse madame Prévotal.)

Mme PRÉVOTAL.

Au secours !

GIBAUGIER.

Tiens, puisque votre fille a embrassé mon neveu (A part.) Elle est encore pas mal, cette vieille-là.

Mme PRÉVOTAL.

Au moins, Monsieur, êtes-vous secrétaire de quelqu'un ?

GIRAUGIER.

Certainement, Madame ; de tout le monde ; je suis écrivain public.

Mme PRÉVOTAL.

Alors, c'est bien ! mais ne recommencez pas.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, LE BARON.

LE MARQUIS.

Cette bonne Artémise, elle n'y va pas par quatre chemins ; on voit bien que c'est ma fille, elle promet ! comme elle a délicatement réparé l'impertinence de sa belle-mère.

LE BARON.

Vous trouvez? il me semble qu'elle s'est montrée

peut-être un peu trop polie pour ce jeune homme. Je la trouve bien polie, moi ! Décidément je ne veux pas d'une femme aussi polie que cela.

LE MARQUIS.

Monsieur ! Artémise est ma fille.

LE BARON.

Eh ! ce n'est pas le plus beau de son affaire.

LE MARQUIS.

Eh bien ! vous l'épouserez, ou sinon (Il fait le geste de le pourfendre.)

LE BARON, même geste.

Mais çà ne me va pas du tout à moi ; il est bon le vieux ! il veut me tuer et encore me forcer à l'être.

LE MARQUIS.

Soyez chevalier français une fois en votre vie.

LE BARON.

Une fois c'est trop ; je ne veux pas devenir le chevalier de Franc-Boizy, moi.

LE MARQUIS.

Alors, nous allons nous battre.

LE BARON.

Avec mon second père?

LE MARQUIS.

Au fait, il a peut-être raison!... oui... je dois être son père; pardieu, c'est évident!... Dans mes bras, mon enfant!... (A part.) C'est égal, je te déshériterai.
Le baron sort.)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, PRÉVOTAL.

PRÉVOTAL.

Je crains que le baron...

LE MARQUIS.

Il est enchanté ! Il trouve Artémise d'une beauté, d'un gracieux !... Dans son impatience, il voulait l'enlever ce soir même... Mais il s'agit bien de cela ; vous ne savez pas ? on vous a soufflé le discours.

PRÉVOTAL.

Bah ! Eh bien ! ça m'est égal ; je devais faire la demande, je ferai la réponse.

LE MARQUIS.

Ah! puisqu'il en est ainsi, tenez, voici le fabricant, breveté s. g. d. g. Je vous le recommande : écrivain public, maison de confiance, pas de crédit par exemple! payez toujours comptant. Il fait tous les genres, blanc, rouge, bleu, selon les goûts, et garanti bon teint.

SCÈNE VIII.

PRÉVOTAL, GIBAUGIER.

PRÉVOTAL.

Monsieur, je désirerais un petit discours, tout ce qu'il y a de plus nouveau, quelque chose de corsé et de chaud.

GIBAUGIER.

Sur mesure sans doute ; et dans quels prix ?

PRÉVOTAL.

Heu! Dans les prix doux.

GIBAUGIER.

Voyons! Je vous passerai cela à bon compte ; je n'ai jamais fait d'affaires avec vous, pour la première fois je ne veux pas vous écorcher. Quinze pages, ça sera quinze francs. C'est pour rien. Maintenant, quelle couleur? Solferino, bleu de roi ou jonquille? Cette dernière couleur vous irait assez.

PRÉVOTAL.

La couleur m'est à peu près indifférente ; mais comme vous m'en aviez fourni hier un blanc, pour varier j'en prendrai un rouge écarlate.

GIBAUGIER.

C'est une couleur éclatante, mais qui passe vite. Enfin, va pour l'écarlate. Je vous dirai du reste que l'article discours est fort demandé. Tous les orateurs m'en commandent; je ne sais auquel entendre.

PRÉVOTAL.

De sorte que vous confectionnez tous les discours de la chambre, l'attaque et la défense, la demande et la réponse.

GIBAUGIER.

Mon Dieu, oui! c'est comme dans le parfait secrétaire. Aussi est-ce Scrivarius qui va vous couper ce discours-là.

PRÉVOTAL.

C'est drôle; moi qui ai cru si longtemps que les orateurs faisaient leurs discours eux-mêmes.

GIBAUGIER.

Jamais çà ne s'est vu. Un discours est uniquement une affaire d'organe. Quand un membre de la droite trouve un discours trop long, il le passe à un de la gauche qui lui repasse le sien. Libre échange complet.

PRÉVOTAL.

Pour demain sans faute?

GIBAUGIER.

Vous l'aurez.

SCÈNE IX.

GIBAUGIER, SCRIVARIUS.

SCRIVARIUS, *gris.*

Ohé ! Ohé ! les autres, ohé !

GIBAUGIER.

Ah ça ! tu m'as l'air d'avoir joliment levé le coude, toi.

SCRIVARIUS.

Moi, je n'ai bu que quinze verres de punch et vidé deux bouteilles de champ... Ça n'est pas empoisonné du tout, cela.

GIBAUGIER.

Ça te donnera du montant pour écrire un petit discours.

SCRIVARIUS.

As-tu fini ? Me prends-tu pour un collégien ?... Depuis ma sortie de rhétorique, j'y ai renoncé. J'en ai trop fait dans ce temps-là. Des discours et des haricots, j'en ai par-dessus la tête.

GIBAUGIER.

Allons, tu as le vin triste. Eh bien ! tu écriras par la même occasion une déclaration à Artémise.

SCRIVARIUS.

Ah ! pour ça, j'en suis... Dis donc, si je pouvais l'accrocher Artémise ? C'est elle qui aura des monacos ! c'est autre chose que tes quarante francs par mois, ça.

GIBAUGIER.

Oui, oui ; nous allons tâcher de monter le coup.

SCRIVARIUS.

Eh ! allez donc ! Eh ! allez donc !... Eh bien ! et ton paletot ?

GIBAUGIER.

Chez ma tante... et toi ?

SCRIVARIUS.

Ibidem ; c'est très-mal porté en hiver.

ACTE CINQUIÈME

Un salon chez Prévotal.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme PRÉVOTAL, ARTÉMISE.

Mme PRÉVOTAL.

Eh bien! avez-vous retrouvé votre peloton bleu? Si encore vous n'aviez perdu que cela!

ARTÉMISE.

Qu'ai-je perdu, s'il vous plaît?

6

Mme PRÉVOTAL.

Bien autre chose; la tête, par exemple.

ARTÉMISE.

Au moins, je ne perds que la mienne. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'hier au soir j'ai dû avoir un fameux succès.

Mme PRÉVOTAL.

Oui, je vous en fais mon compliment.

ARTÉMISE.

Je suis sûre que mon futur en est enchanté.

SCÈNE II.

Les Mêmes, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Bravo, bravo! Elle est bonne celle-là. Pour le coup je porte l'or et l'azur dans ma besace ; enfoncée l'Artémise! Vous saurez que le baron ne veut plus de vous et reprend sa parole?

ARTÉMISE, majestueusement.

Puisqu'il l'a reprise, allez lui dire que je la lui rends. Je préfère le jeune Scrivarius à une pareille asperge.

LA DUCHESSE.

Mademoiselle, cette réponse est digne de vous... Mais ce qu'il y a de plus drôle, c'est que c'est moi qu'il a choisie pour vous faire cette agréable com-

munication. Du reste, Mademoiselle, j'ai à vous féliciter ; vous avez eu les honneurs de la Chambre.

ARTÉMISE.

Comment, moi ?

LA DUCHESSE.

Oui, il paraît que la séance a été assez drôle. Au ieu de prononcer un discours, Monsieur votre père a lu une lettre adressée à sa fille et signée Scrivarius.

Mme PRÉVOTAL.

Horreur !

LA DUCHESSE.

Vous vous imaginez l'effet produit.

ARTÉMISE.

Quelle chance ! une lettre du petit Scrivarius ! Je vais paraître sur les papiers publics de demain !... Oh ! je n'ai pas de préjugés, moi. (Prévotal paraît, la duchesse ort en lui faisant la nique.)

SCÈNE III.

Les Mêmes, PRÉVOTAL.

PRÉVOTAL, il entre éperdu et va tomber sur un canapé.

Ah ! canaille ! sacripant ! imbécile que je suis ! qu'ai-je fait, mon Dieu ! (Il se couvre le visage de ses mains, puis se lève et parcourt le salon avec agitation.)

TOUS.

Qu'y a-t-il donc ? (Chantant.) Que va-t-il faire ?

PRÉVOTAL.

Ce qu'il y a, mon Dieu !... C'est cet âne de Scrivarius qui m'a fait faire une boulette-là. Me voilà dans de beaux draps ! Ecoutez ce récit de Théramène ! A peine deux discours avaient été prononcés, entr'autres le mien, le premier, mon ancien, vous savez... Et comme il me crispait ce discours... —figu-

rez-vous qu'il n'en savait pas un mot, M. du Guizier; je le savais cent fois mieux que lui, — j'avais à chaque instant envie de le souffler; mais il était trop loin... Enfin, je me lève, enflammé d'une sainte colère, et lançant déjà des regards vainqueurs et narquois sur toutes ces têtes qui m'avaient si indignement joué, je jouissais d'avance de mon triomphe, je planais!... Bientôt je tire le manuscrit de ma poche; je bois un verre d'eau sucrée; je tousse, je commence... A ce souvenir mes cheveux se dressent d'horreur!... Figurez-vous qu'au lieu d'un discours cet affreux Scrivarius m'avait fourré dans la poche une déclaration à ton adresse; la voici : « Mademoiselle, la tasse de » thé que vous m'avez offerte hier soir et le baiser » brûlant dont vous m'avez gratifié (quoique, grâces » au ciel! il ne soit pas le premier), tout cela et les » nombreux verres de punch non moins brûlants » dont je me suis gratifié moi-même ont ravivé dans » mon cœur une flamme peut-être prête à s'éteindre; » depuis si longtemps que nous nous aimons, etc., etc. » Je vous fais grâce du reste. »

ARTÉMISE.

Comme c'est tourné galamment cela!

PRÉVOTAL.

Vous concevez l'effet de cette lecture dans la salle.

A l'attention curieuse qui avait accueilli mon début, succèdent d'abord des chuchottements discrets, puis une hilarité générale et tellement bruyante que moi qui lisais de confiance et sans chercher à comprendre, je suis forcé de m'arrêter au milieu d'un vacarme épouvantable. Mes oreilles tintaient un glas funèbre; mes tempes battaient à tout rompre. Un nuage passa devant mes yeux, et mon regard obscurci ne distingua bientôt plus que des formes confuses qui tantôt s'agitaient sur les banquettes, tantôt tourbillonnaient au-dessous de la tribune comme une ronde infernale. La lettre elle-même me semblait écrite en caractères de feu et me brûlait les doigts... Enfin, je m'évanouis... Quand je revins à moi, j'étais au buffet... Ça m'a remis, vous concevez? un bon verre de bordeaux et un biscuit...

Mme PRÉVOTAL.

Si on peut être aussi melon que cela! J'espère que voilà votre fille assez compromise.

ARTÉMISE.

Faites donc la bégueule! vous vous en privez, vous!

Mme PRÉVOTAL.

Mademoiselle, à mon âge on peut se permettre bien des choses.

PRÉVOTAL.

Comment! vous vous êtes permis bien des choses? Sortez, Madame, sortez! La femme d'un orateur ne doit même pas être soupçonnée. (A part.) Et il paraît qu'elle est plus que soupçonnée.

ARTÉMISE.

Mon petit père, vous avez parfaitement fait de lire la lettre. D'abord moi je ne suis pas fière; je suis démoc-soc, et puis je serai mise dans les papiers publics.

PRÉVOTAL.

Eh bien! elle prend parfaitement la chose, ma fille; ça me console.

ARTÉMISE.

D'abord comment pouvais-tu vivre avec tous ces honnêtes gens?

PRÉVOTAL.

Heu ! c'était bien malgré moi.

ARTÉMISE.

A la bonne heure ! (On annonce : M. d'Augiegrib ; Artémise sort.)

SCÈNE IV.

PRÉVOTAL, GIBAUGIER.

GIBAUGIER.

Monsieur, je vous félicite. Vous avez eu les honneurs de la séance.

PRÉVOTAL.

Oui, parlons-en ! Savez-vous que votre polisson de neveu m'a fourré dans un fameux pétrin ? il m'a fait lire une lettre adressée à ma fille, et quelle lettre !

GIBAUGIER.

Ah ! la bonne farce !

PRÉVOTAL.

Après un coup pareil, je ne puis plus m'en passer : je le garde à mon service.

GIBAUGIER.

Des navets ; je l'emmène en Amérique.

PRÉVOTAL.

En Amérique ! Mais quoi y faire ? l'Amérique est sens dessus dessous.

GIBAUGIER.

Peuh ! une petite saignée ; c'est dans mes principes. Fameux pays !

PRÉVOTAL.

Etes-vous Nordiste ou Sudiste ?

GIBAUGIER, reculant épouvanté.

Sudiste parbleu ! C'est là que règne l'égalité. Les noirs y sont tous égaux et parfaitement heureux.

PRÉVOTAL.

Oui, l'égalité devant le fouet... Mais ce voyage est une folie ; voyons, renoncez-y... C'est si cher les voyages. Du reste, depuis quelque temps les chemins de fer sont horriblement dangereux, voyez Jud et ses successeurs... Diable ! mon cher, il faut y regarder à deux fois.

GIBAUGIER.

Mais on ne va pas en chemin de fer du Havre en Amérique.

PRÉVOTAL.

Ah ! vous croyez ?... Eh bien, c'est le mal de mer, c'est encore pis... C'est affreux le mal de mer !

GIBAUGIER.

Tiens ! c'est vrai, le mal de mer, je n'y avais pas

songé. Eh bien ! nous restons, mais à une petite condition, c'est que vous nous donnerez Artémise en mariage. Vous savez que Scrivarius lui fait la cour.

PRÉVOTAL.

Ah bah ! Je ne m'en serais jamais douté.

GIBAUGIER.

Comment ! après la lettre ! (A part.) Il a un coup-d'œil d'aigle, cet homme-là.

PRÉVOTAL.

Eh bien ! mon Dieu qu'il l'épouse ; je trouve cela très-naturel. (A part.) Et puis j'aurai mes discours pour rien.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ARTÉMISE.

PRÉVOTAL.

Approche! je te donne Scrivarius pour mari.

ARTÉMISE.

Mon père, j'accepte avec une égale reconnaissance tous les futurs qu'on veut bien m'offrir et je les quitte aussi facilement.

PRÉVOTAL.

Très-bien : voilà une fille modèle.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SCRIVARIUS.

GIBAUGIER, bas à Scrivarius.

Nous allons mener à bon terme notre petite comédie ; attention !

SCRIVARIUS, à Prévotal.

Monsieur, je pars pour le Nouveau-Monde, où mon ambition est de devenir roi d'Araucanie.

PRÉVOTAL.

Noble ambition; mais n'y arrive pas qui veut. Savez-vous, jeune homme, que vous m'avez joué un fameux tour, avec votre lettre?

SCRIVARIUS.

Monsieur, c'était une simple erreur de ma part, que

je veux expier en partant pour le Nouveau-Monde. Du reste, jamais je n'aurais osé lever les yeux sur mademoiselle votre fille. (A part.) Compte là-dessus.

PRÉVOTAL.

Noble cœur! Eh bien! moi, je vous donne ma fille; mais pas de dot, par exemple.

SCRIVARIUS.

Diable! pas de dot! Alors je pars pour l'Araucanie.

PRÉVOTAL.

Voyons...

SCRIVARIUS.

Une dot!

PRÉVOTAL.

Enfin, on peut bien se passer de dot, quand on est comme vous fils de père et de mère inconnus. D'abord c'est très-mal cela.

SCRIVARIUS.

Comment, Monsieur, mais n'est pas bâtard qui veut.

ARTÉMISE.

C'est très-distingué, papa ; d'ailleurs il me semble que moi-même...

PRÉVOTAL.

Taisez-vous, Mademoiselle ! (A part.) Diable ! ma fille voudrait-elle faire encore une démonstration ? Cela menace d'aller de plus fort en plus fort, et cette fois-ci ce serait grave. Eh bien ! ça va, je donnerai un petit magot... D'abord, moi, je suis démoc-soc... (A Gibaugier.) Tenez, voici ma robe de chambre.

GIBAUGIER

Merci bien. (Il met la robe de chambre.) C'est bon tout de même. Il y a longtemps que j'étais brouillé avec ce méuble-là.

PRÉVOTAL.

Voici aussi mon bonnet de nuit. (Geste de terreur de Gibaugier.)

GIBAUGIER.

Au fait, ça m'est égal; je ne suis pas marié. (Il met aussi les pantoufles de Prévotal.)

ARTÉMISE.

Monsieur, je serai très-flattée d'être votre fille.

GIBAUGIER.

Il n'y a pas de quoi, Mademoiselle.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE MARQUIS, puis LE BARON.

LE MARQUIS, paraissant.

Elle! votre fille! Je réclame... Je mets mon *veto!*... Ma foi, après tout, nous sommes dignes les uns des autres... Je vous bénis.

SCRIVARIUS, à Gibaugier.

Nous allons palper un petit million. Quelle noce!

LE BARON, paraissant.

En fin de compte, malgré l'air bête que mon père m'a donné, je suis enchanté d'être sorti de cette galère.

FIN.

